

CHRISTOPHE
PERSON

Nyaba Léon
OUEDRAOGO



Nyaba Léon OUEDRAOGO

Biographie / Biography



Nyaba Léon Ouedraogo est né en 1978 à Bouyounou au Burkina Faso. Il appartient à une nouvelle génération de photographes africains qui questionnent les enjeux et les conditions de vie de ses contemporains, aux confluent de l'Afrique. Il se définit comme un griot qui conte les histoires d'une Afrique en pleine mutation.

Ses images interrogent les enjeux politiques, économiques, sociologiques et écologiques à travers le continent africain, notamment dans la région de l'ouest.

Ouedraogo a reçu plusieurs prix dont celui de L'Union Européenne aux 9e Rencontres de la Photographie de Bamako en 2011. Il est finaliste du prix Pictet en 2010 et a été nommé une seconde fois en 2016. Il est lauréat des Résidences photographiques 2013 du musée du Quai Branly et a reçu un soutien à la création de l'Institut Français de Ouagadougou. Avec Christophe Person, il est co-fondateur de BISO (Biennale Internationale de Sculpture de Ouagadougou) lancée en 2019 sélectionnée.

Nyaba Léon Ouedraogo was born in 1978 in Bouyounou, Burkina Faso. He belongs to a new generation of African photographers who are questioning the issues and living conditions of their contemporaries at the crossroads of Africa. He sees himself as a griot who tells the stories of a changing Africa.

His images question the political, economic, sociological and ecological issues at stake across the African continent, particularly in the western region.

Ouedraogo has received several awards, including the European Union prize at the 9th Rencontres de la Photographie in Bamako in 2011. He was a finalist for the Prix Pictet in 2010 and was nominated a second time in 2016. He is a laureate of the 2013 Résidences photographiques du musée du Quai Branly and has received creative support from the Institut Français de Ouagadougou. With Christophe Person, he is co-founder of BISO (Biennale Internationale de Sculpture de Ouagadougou), which will be launched in 2019.

Nyaba Léon OUEDRAOGO

Né en 1978. Vit and travaille entre Ouagadougou and Paris
Born in 1978. Lives and works between Ouagadougou and Paris

Prix / Prices

2015

Nomination pour le prix Prince Claus
Nomination pour le prix Pictet

2013

Lauréat des Résidences Photoquai - Musée du Quai Branly.

2011

L'Union européenne aux 9e Rencontres de la Photographie de Bamako

2010

Finaliste du prix Pictet

Collections

Musée de Manchester, Royaume Uni
Fondation Blachère, France
Musée du Quai Branly, France
Collection Matthias et Gervanne Leridon, France
Musée des Civilisations noires, Sénégal
Fondation Gandur, Suisse
Collections privées internationales

Publications

2023

Catalogue d'exposition Mame Coumba Bang, Galerie CHRISTOPHE PERSON

2014

« The Phantoms of Congo River », Nyaba Léon Ouedraogo, éditée par Vus d'Afrique

2012

The Guardian « My best shot »
Connaissances des Arts, Télérama, Le Nouvel Observateur

2011

Photonews
Weekend magazine Prix Pictet
Le Monde Magazine

2010

View Magazine Photography, série « L'enfer du Cuivre »
Usbek et Rica, série « Les Casseurs de Granite »
Courrier International, série « L'enfer du Cuivre »

2009

Photo, N° 460, juin - Géo Magazine, avril

2008

Courrier International Hors série N°26, décembre

Expositions individuelles / Solo shows (sélection)

2025

« Le sacré : l'humain, l'animal et le végétal » - Théâtre Vidy-Lausanne, Lausanne, Suisse
« Dévoreuses d'âmes » - Galerie CHRISTOPHE PERSON, Paris

2023

« Mame Coumba Bang » - Galerie CHRISTOPHE PERSON, Paris

2019

« Sculpter le temps » - Galerie Felix Frachon, Bruxelles, Belgique

2013

Voz'Galerie, Boulogne

2012

« L'Enfer du Cuivre » & « Casseurs de Granit » - Galerie Particulière, Paris

2010

« L'Enfer du Cuivre » - Galerie Ben, Paris

2006

« Enfants de Bahia », Identité Noire - Paris

Expositions collectives / Group shows (sélection)

2025

« Reprendre racines », Rencontres Photographiques de Guyane - Cayenne, Guyane
« Présences animistes, mémoires vivantes », avec Galerie CHRISTOPHE PERSON - AKAA, Paris

2024

« Biennale de Dakar, IN 2024 », Ancien palais de Justice de Dakar, Sénégal
« Quand on arrive en ville... du rêve à la réalité » avec Galerie CHRISTOPHE PERSON - Biennale de Dakar, OFF 2024, Jardin Tropicale, Sénégal
« Immersions, mythologies aquatiques », avec Galerie CHRISTOPHE PERSON - AKAA, Paris
« Au pays des Hommes intègres », Galerie CHRISTOPHE PERSON, Paris
« Devenir... Une épopée humaine », Galerie CHRISTOPHE PERSON - Jardin Tropicale, Dakar, Sénégal

2021

« Colors of Africa » Galerie 193, Paris

2020

« Le Théâtre populaire » - Institut français, Ouagadougou, Burkina-Faso
« Lumières d'Afrique » - Standard Bank Gallery, Johannesburg, Afrique du Sud

2019

« The Phantoms of Congo River », avec Galerie Art-Z Olivier Sultan - Les Rencontres d'Arles
« Lumières d'Afrique » - Musée Mohammed VI, Rabat, Maroc

2018

« Letter in my dream » - Galerie Felix Frachon, Bruxelles « The Phantoms of Congo River - Fondation Clément, Martinique
« Lumières d'Afrique » - Union Africaine, Addis-Abeba et IFAN, Dakar, Sénégal

2017

« Route d'Afrique » - Musée du Quai Branly, Paris
« Regard sur cour » - Île de Gorée, Dakar, Sénégal & Musée Dapper, Paris

Expositions collectives / Group shows (sélection)

2017

« Lumières d'Afrique » - Palais des Nations, Genève, Suisse et Gare du Nord, Paris et Fondation Donwahi, Abidjan, Côte d'Ivoire

2015

« L'Afrique urbaine et ses marges » - Fondation Jean-Paul Blanchère

2014

« Earth Matters: Land as Material and Metaphor in the Arts of Africa » - Fowler Museum at UCLA, Los Angeles, États-Unis

Mois de la photographie - Vienne, Autriche

2013

« Earth Matters: Land as Material and Metaphor in the Arts of Africa » - National Museum of African Art, Smithsonian Institute, Washington DC, États-Unis

2012

« We Face Forward: Art from West Africa Today » - Manchester Art Gallery, Manchester, Royaume-Uni
Prix Pictet, « Growth » - Ayyam Gallery, Beyrouth, Liban,

2011

Prix Pictet, « Growth » - Gallery of Photography, Dublin - The Corcoran Gallery of Art, Washington DC - Arteversum, Düsseldorf - Thessaloniki Museum of Photography, Thessaloniki - Passage de Retz, Paris - Real Jardin Botanico, Madrid - Museum of Photographic Arts, San Diego - The Empty Quarter Gallery, Dubai - Festival Visa pour l'image, Perpignan

Les crocodiles du lac Bazoulé, 2025

En Afrique de l'Ouest, au Burkina Faso, le crocodile est un animal sacré, intimement lié aux traditions et à la culture locales. Totémique dans certaines communautés, il est perçu comme un descendant des ancêtres et un esprit protecteur, notamment dans les régions de Bazoulé et de Sabou. Les populations cohabitent avec ces reptiles qu'elles protègent et honorent à travers des cérémonies et des offrandes - poulets, cabris, dolo (boisson locale). Lorsqu'un crocodile meurt, il est inhumé dans un cimetière dédié, au pied d'un grand baobab, perpétuant ainsi son statut sacré. Leur rôle symbolique, associé à la fertilité et à la prospérité, s'accompagne d'un impact économique puisque les mares qui les abritent sont également des lieux de tourisme culturel. Chaque communauté possède son propre récit fondateur autour de ces crocodiles, mais un point commun demeure : leur rôle vital dans la préservation de l'eau et la protection contre la soif.

Aujourd'hui, dans un Burkina Faso frappé de plein fouet par le dérèglement climatique, la raréfaction de l'eau menace ces écosystèmes. Les sécheresses récurrentes fragilisent les mares sacrées, compromettant non seulement l'équilibre écologique mais aussi la transmission de tout un patrimoine culturel et spirituel. Que deviendraient ces lieux si les mares venaient à disparaître ? Que signifierait l'absence des crocodiles, gardiens de la mémoire collective ?

À travers cette nouvelle série photographique, Nyaba Léon Ouédraogo explore ces sites sacrés et leur rôle fondamental dans la vie sociale, culturelle et spirituelle des communautés. Son travail s'impose comme un acte de mémoire et de sensibilisation : documenter l'importance de ces mares, témoigner de leur fragilité et rappeler l'urgence de préserver une biodiversité dont dépend l'avenir de l'humanité.

In West Africa, in Burkina Faso, the crocodile is a sacred animal, deeply connected to local traditions and culture. Totemic in certain communities, it is regarded as a descendant of the ancestors and a protective spirit, particularly in the regions of Bazoulé and Sabou. People live alongside these reptiles, which they protect and honor through ceremonies and offerings — chickens, goats, and dolo (a local drink). When a crocodile dies, it is buried in a dedicated cemetery at the foot of a large baobab tree, thus preserving its sacred status. Their symbolic role, associated with fertility and prosperity, also has an economic impact since the ponds that shelter them are important sites of cultural tourism. Each community has its own origin story about these crocodiles, but one common point remains: their vital role in preserving water and protecting against thirst.

Today, in Burkina Faso, hit hard by climate change, the scarcity of water threatens these ecosystems. Recurrent droughts weaken the sacred ponds, endangering not only the ecological balance but also the transmission of an entire cultural and spiritual heritage. What would become of these places if the ponds were to disappear? What would the absence of the crocodiles — guardians of collective memory — signify?

Through this new photographic series, Nyaba Léon Ouédraogo explores these sacred sites and their fundamental role in the social, cultural, and spiritual life of the communities. His work stands as an act of remembrance and awareness: documenting the importance of these ponds, bearing witness to their fragility, and reminding us of the urgent need to preserve a biodiversity on which the future of humanity depends.



La surréalité, 2025



Le pagne de la fertilité, 2025



La spiritualité, 2025

Mame Coumba Bang, 2022

« Nyaba Ouedraogo se définit par ces mots : « je suis un griot des temps modernes ». Un porteur de parole donc, un passeur de cultures. « Dans l'art, la poésie, le beau », précise-t-il, « pour être le plus vrai possible ». Si la vérité est au cœur de ses aspirations d'artiste, et d'être humain certainement, c'est aussi l'un des enjeux de cette série : est-il possible de rencontrer Mame Coumba Bang ? Comment la représenter ? Existe-t-elle vraiment ? et finalement, sont-ce vraiment les bonnes questions à poser... Car « la vérité n'est très souvent qu'une seconde manière de redire un mensonge », écrivait Ahmadou Kourouma (« En attendant le vote des bêtes sauvages », 1998).

Chez Nyaba Ouedraogo, le rapport aux mots est toujours lié à la question du visible et de l'invisible, ce qu'ils dévoilent et ce qu'ils cachent. « Je n'ai pas la chance de savoir, mais j'ai la chance de rencontrer. » Cette phrase de l'artiste dit beaucoup de son appréhension du monde, mais aussi de son processus de création. Selon lui, on ne rencontre une personne que par la parole, en écoutant son histoire. C'est ce qu'il a fait pour apprendre à connaître Mame Coumba Bang, qui n'est pourtant pas faite de chair et de sang. À défaut de pouvoir s'entretenir avec le divin, il a été chercher sa substance dans la mémoire éparpillée des Saints-Louisians, comme on reconstitue un puzzle avec une matière impalpable, un collage mental à l'image de ces photographies abstraites qui composent en partie cette série. Une façon presque littérale de non-représenter cette figure insaisissable qu'est Mame Coumba Bang.»

"Nyaba Ouedraogo defines himself in these words : "I am a griot of modern times." A bearer of words, a smuggler of cultures. "In art, poetry, beauty," he says, "to be as real as possible." If the truth is at the heart of his aspirations as an artist, and certainly as a human being, it is also one of the stakes of this series: is it possible to meet Mame Coumba Bang? How do you represent it? Does she really exist? And finally, are these really the right questions to ask... For "the truth is very often only a second way of repeating a lie", wrote Ahmadou Kourouma (Waiting for the Vote of Wild Animals, 1998)."

In Nyaba Ouedraogo's art, the relationship to words is always linked to the question of the visible and the invisible, what they reveal and what they hide. "I don't get to know, but I get to meet." This phrase of the artist speaks much of his apprehension of the world, but also of his creative process. According to him, you only meet a person by word, by listening to his story. This is what he did to get to know Mame Coumba Bang, who is not made of flesh and blood. Failing to talk with the divine, he sought its substance in the scattered memory of the Louisiana Saints, as one reconstructs a puzzle with an impalpable material, a mental collage in the image of these abstract photographs that make up part of this series. An almost literal way of not presenting this elusive figure that is Mame Coumba Bang.

Marie Moignard



Offrande pour la déesse Mame Coumba Bang, 2022



La main aimante, 2022



La sortie du lion, 2022



Rituel et territoire, 2022

Tirage fine art baryta, jet d'encre pigmentaire
 Fine art baryta print, pigment inkjet
 70 x 50 cm
 100 x 70 cm

Le Visible de l'Invisible, 2022

Dans cette série intitulée « Visible de l'Invisible », mon but est que les concepts de Culte et de Culture se nourrissent l'un l'autre et de leurs effets réciproques et qu'en retour, de nouvelles images fleurissent. Je qualifie les créations nées de ce mariage d' « Animiste-Photographie ». Le second degré d'interprétation du masque donne à ces photographies un double destin qui, lui-même, est imprégné du passé qui transcende ce présent vers le champ esthétique de l'éternité des histoires culturelles des masques.

Selon ma vision, l'imaginaire qui tourne autour du masque bascule dans une sorte de mémoire collective pour retrouver la fascination millénaire qui leur est attribuée et à laquelle s'attachent de multiples mythes et croyances. C'est une façon de célébrer la vie et de se souvenir de ne jamais oublier l'aboutissement du parcours terrestre de ces croyances animistes qui nous aident sans que nous en soyons conscients. La beauté, comme une nuit calme malgré la promesse de l'oubli, se pose sur les corps.

Si l'on prête attention aux corps peints, on aura l'impression qu'ils s'effacent, donnant naissance à des unions de formes ayant leur propre autonomie. C'est la même sensation que de marcher dans un paysage sans en percevoir la fin.

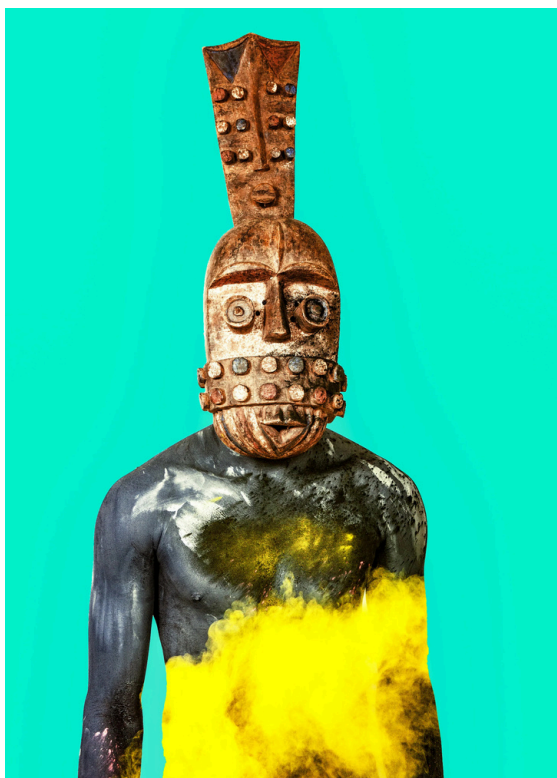
Le corps devient autre chose. Il interroge l'imaginaire du vivant. Dans cette série de photographies sur l'identité du masque, je l'ai questionné, non pas pour obtenir des réponses, mais pour nourrir le débat suivant car ces masques représentent la personnification des esprits, les photographies ne devraient-elles pas avoir la même vocation ?

In this series entitled 'Visible of the Invisible', my aim is for the concepts of Cult and Culture to feed off each other and their reciprocal effects, and for new images to flourish in return. I call the creations born of this marriage 'Animist-Photography'. The second level of interpretation of the mask gives these photographs a double destiny, which is itself imbued with the past, transcending the present towards the aesthetic field of the eternity of the cultural histories of the masks.

The way I see it, the imaginary world that revolves around the mask becomes part of a kind of collective memory, rediscovering the age-old fascination that is attributed to them and to which many myths and beliefs are attached. It's a way of celebrating life and remembering never to forget the end of the earthly journey of these animistic beliefs that help us without our being aware of it. Beauty, like a calm night despite the promise of oblivion, settles over the bodies.

If you pay attention to the painted bodies, you get the impression that they fade away, giving rise to unions of forms with their own autonomy. It's the same sensation as walking through a landscape without seeing the end.

The body becomes something else. It questions the imaginary of the living. In this series of photographs on the identity of the mask, I questioned it, not to obtain answers, but to fuel the following debate: because these masks represent the personification of spirits, shouldn't photographs have the same vocation?



Le pouvoir de l'espace rituel, 2022



Les jumeaux, 2022



Mythe et réalité, 2022



Le mystère de l'invisible, 2022

Tirage fine art baryta sur papier William Turner, de Hahnemühle
 Fine art baryta print on William Turner paper, by Hahnemühle
 70 x 50 cm

Théâtre populaire, 2019

"Il n'y a pas de société humaine sans culture", disait le président Thomas Sankara. Ce leader de la révolution indépendantiste entre 1983 et 1987 a rebaptisé la Haute Volta pour Burkina Faso, "le pays des Hommes intègres". Il avait alors à cœur d'éduquer son peuple par la culture, en créant notamment le Théâtre Populaire de Ouagadougou. Fief de la création contemporaine et traditionnelle, pour Nyaba Léon Ouedraogo il est l'incarnation de l'esprit de Sankara. Ce lieu est aujourd'hui laissé à l'abandon. Pour Ouedraogo, le photographe est devenu un devoir de mémoire, un acte à la fois politique et poétique.

Tout autour de l'architecture moderniste et épurée du Théâtre Populaire ont été peintes des fresques anonymes commanditées par Sankara, enchâssant le bâtiment comme un écrin. Elles représentaient des masques de différents peuples : Bwa, Mossi, Bobo, Gurunsi, etc. Pressentant qu'elles étaient en sursis, le photographe s'est concentré sur ce vestige de la révolution burkinabé en 2019.

Nyaba Ouedraogo a retranscrit leurs couleurs originelles sans occulter l'altération du temps. Ses tirages d'un nouveau genre en proposent une appréhension presque irréelle. On ne sait plus alors, si c'est de la photographie ou de la peinture. Ouedraogo a utilisé un papier coton "William Turner", qui restitue la vivacité des pigments naturels et la matérialité du mur abîmé par les années, comme un lien entre passé et présent. Fragments d'un patrimoine et d'une mémoire en train de disparaître, les fresques du Théâtre Populaire sont aujourd'hui recouvertes de peinture blanche. La prophétie de Ouedraogo s'est avérée juste.

'There can be no human society without culture', said President Thomas Sankara. This leader of the independence revolution between 1983 and 1987 renamed Upper Volta Burkina Faso, 'the country of honest men'. At the time, he was keen to educate his people through culture, notably by creating the Théâtre Populaire de Ouagadougou. A stronghold of contemporary and traditional creation, for Nyaba Léon Ouedraogo it is the embodiment of the spirit of Sankara. Today, the place has been abandoned. For Ouedraogo, photographing it has become a duty to remember, an act that is both political and poetic.

Anonymous frescoes commissioned by Sankara were painted all around the modernist, uncluttered architecture of the Théâtre Populaire, setting the building like a jewel box. They represented masks from different peoples: Bwa, Mossi, Bobo, Gurunsi, etc. Sensing that they were on probation, the photographer focused on this vestige of the Burkinabe revolution in 2019.

Nyaba Ouedraogo has transcribed their original colours without hiding the alteration of time. His new kind of prints offer an almost unreal apprehension. You don't know whether it's photography or painting. Ouedraogo has used 'William Turner' cotton paper, which restores the liveliness of the natural pigments and the materiality of the wall damaged by the years, like a link between past and present. Fragments of a heritage and a memory in the process of disappearing, the frescoes of the Théâtre Populaire are now covered in white paint. Ouedraogo's prophecy has come true.



Théâtre populaire 8, 2019



Théâtre populaire 1, 2019



Théâtre populaire 6, 2019



Théâtre populaire 3, 2019

Jet d'encre pigmentaire sur papier William Turner, de Hahnemühle
 Pigment inkjet on William Turner paper, by Hahnemühle
 50 x 50 cm
 100 x 100 cm

Les dévoreuses d'âme, 2013 - 2014

Au Burkina Faso, comme dans de nombreux autres pays d'Afrique, certaines femmes âgées sont accusées d'être des « dévoreuses d'âmes ». Cette condamnation repose sur une croyance selon laquelle ces femmes auraient le pouvoir de « manger » ou d'aspirer l'âme d'autrui à travers des pouvoirs magiques ou l'utilisation de gri-gri. Perçues comme dangereuses, elles sont alors rejetées par leur communauté, exclues des villages et réduites à une vie d'isolement.

Derrière cette stigmatisation se cache une réalité sociale brutale : ces femmes, souvent pauvres, sont en fait veuves ou abandonnées par leurs époux qui les délaissent pour des femmes plus jeunes. La croyance en leurs supposés pouvoirs magiques devient alors un prétexte pour les marginaliser davantage dans une société marquée par des inégalités profondes et des tabous persistants.

L'approche photographique de Nyaba Léon Ouédraogo s'est construite autour de ces femmes, avec pour objectif de questionner leur marginalisation et de redéfinir leur identité.

Ce projet se déroule en deux temps. Dans un premier temps, Nyaba Léon Ouédraogo capture l'image de ces femmes dans leur vie de tous les jours, sans artifice, pour témoigner de la réalité brute dans laquelle elles vivent, souvent empreinte de solitude. Dans un second temps, il leur propose de revêtir des tenues modernes, extravagantes et colorées, qu'elles n'auraient probablement jamais l'occasion de porter. Dans ces portraits, elles se travestissent en une version d'elles-mêmes qui incarne une autre vie, une vie qu'on leur a peut-être volée.

Chaque diptyque oppose ces deux représentations : celle de leur existence quotidienne et celle d'une vie imaginée. Ce contraste ouvre une réflexion sur l'identité, la dignité et la perception des femmes âgées dans la société burkinabé. Ces portraits jouent sur les notions de séduction et de résilience en rendant visibles des femmes que la société a voulu invisibiliser.

In Burkina Faso, as in many other African countries, some elderly women are accused of being 'soul eaters'. This condemnation is based on the belief that these women have the power to 'eat' or suck out the souls of others through magical powers or the use of gri-gri. Perceived as dangerous, they are rejected by their communities, excluded from villages and reduced to a life of isolation.

Behind this stigma lies a brutal social reality: these women, often poor, are in fact widowed or abandoned by their husbands, who abandon them for younger women. The belief in their supposed magical powers then becomes a pretext for further marginalising them in a society marked by profound inequalities and persistent taboos.

Nyaba Léon Ouédraogo's photographic approach is built around these women, with the aim of questioning their marginalisation and redefining their identity.

This project takes place in two stages. In the first stage, Nyaba Léon Ouédraogo begins by capturing the image of these women in their everyday lives, without artifice, to bear witness to the raw reality in which they live, often marked by solitude. He then invites them to dress in modern, extravagant and colourful outfits that they would probably never have the opportunity to wear. In these portraits, they disguise themselves in a version of themselves that embodies another life, a life that may have been stolen from them.

Each diptych contrasts these two representations: that of their everyday existence and that of an imagined life. This contrast opens up a reflection on the identity, dignity and perception of older women in Burkinabe society. These portraits play on notions of seduction and resilience, making visible women whom society has sought to make invisible.



M1



M20



M13

The Phantoms of Congo River, 2013

Avec *The Phantoms of Congo river*, Ouédraogo propose deux temps qui s'imposent à notre regard : le temps des hommes et le temps du fleuve.

Le temps des hommes est volatile. Fait de bric et de broc, de souvenirs inutiles, d'espoirs désincarnés. Il apparaît comme une errance sans but, au jour le jour, à la recherche de ce que le temps peut apporter : la joie de s'immerger dans la fraîcheur maternelle de l'eau, la joie des retrouvailles, d'une fraternité de forçats enchaînés à la même entrave, la joie enfin, d'une foi et d'un avenir meilleur.

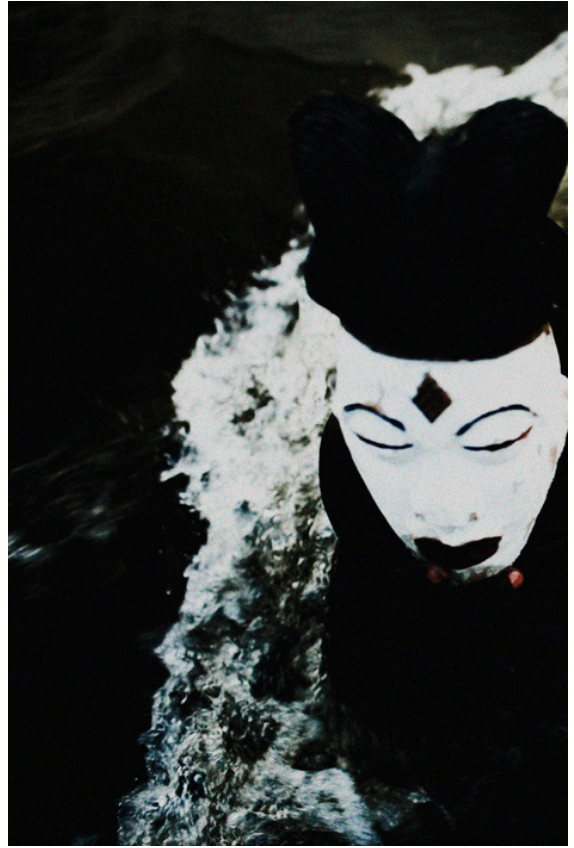
Le temps du fleuve quant à lui est linéaire. Il est inamovible. Débordant parfois de son lit, il poursuit un labeur plusieurs fois millénaire, sans tenir le moindre compte des ombres qui s'agitent sur ses rives. Cette route tellurique, qui, croyait d'aucuns, ouvrait les portes d'une Afrique fantôme, dispose d'un temps inaccessible à la conscience des hommes. Il a réduit à néant des milliers de vies, fait échouer des espoirs de conquête et d'asservissement. C'est une force brute, sans conscience ni desseins, qui poursuit son chemin, imperturbable.

In *The Phantoms of Congo river*, Ouédraogo proposes two timeframes that impose themselves on our gaze: the time of men and the time of the river.

Human time is volatile. Made up of odds and ends, useless memories and disembodied hopes. It appears as an aimless wandering, day by day, in search of what time can bring: the joy of immersing oneself in the maternal coolness of water, the joy of reunion, of a brotherhood of convicts chained to the same fetter, the joy, finally, of faith and a better future.

The river's time is linear. It is irremovable. Sometimes overflowing its bed, it carries on a labour that is thousands of years old, without the slightest regard for the shadows that move along its banks. This telluric route, which some believed opened the gates to a ghostly Africa, has a time that is inaccessible to human consciousness. It has wiped out thousands of lives and dashed hopes of conquest and subjugation. It is a brute force, without conscience or purpose, that continues on its way, unperturbed.

Simon Njami



L'Enfer du cuivre, 2008

Le Ghana est devenu ces dernières années l'une des principales destinations des déchets électroniques en provenance de l'Europe et des États-Unis. À Accra, la capitale, un véritable marché s'est développé autour du trafic des « e-déchets », un business illégal mais toléré parce qu'il représente une véritable manne financière. Les Ghanéens installés en Europe et aux États-Unis récupèrent et envoient par bateau de vieux ordinateurs. Au port de Tema, des grossistes rachètent ce matériel qui est ensuite acheminé vers la décharge d'Accra, pour y être brûlé par des enfants. Le cuivre récupéré sera revendu aux Nigériens ou aux Indiens qui le transforment, notamment, en bijoux bon marché destinés à l'Europe. Selon l'ONU, jusqu'à cinquante millions de tonnes de déchets électriques et électroniques sont produites chaque année, et il y a de nombreux cimetières pour ordinateurs comme celui d'Agbogbloshie Market : au Nigeria, au Viêtnam, en Inde, en Chine et aux Philippines. Les conséquences environnementales et sanitaires en sont dramatiques, et c'est ainsi que les déchets des riches empoisonnent les enfants pauvres.

La décharge d'Agbogbloshie Market s'étend sur près de 10 kilomètres. Dès l'aube, et jusqu'au coucher du soleil, des dizaines de Ghanéens âgés de 10 à 25 ans s'épuisent, sept jours sur sept, à démonter les vieux ordinateurs et à brûler certains composants en plastique ou en caoutchouc pour récupérer le précieux cuivre qui sera ensuite revendu. Le travail se fait à la main ou avec des outils de fortune dénichés au milieu des immondices, sans masques, ni gants. Selon un rapport de Greenpeace datant de 2008, les enfants d'Agbogbloshie Market sont exposés à des substances et à des matériaux particulièrement dangereux : le plomb, notamment celui des tubes cathodiques des moniteurs, qui endommage les systèmes nerveux, sanguin et reproductif ; le mercure, que l'on trouve dans les écrans plats, qui est nocif pour le système nerveux et le cerveau, surtout chez les jeunes enfants ; le cadmium des batteries qui attaque les reins et les os ; le PVC isolant les fils électriques qui émet, une fois brûlé, des substances chimiques cancérogènes pouvant aussi entraîner des problèmes respiratoires, cardio-vasculaires et dermatologiques. Ces substances libérées lors des incinérations contaminent également le canal à proximité et le terrain sur lequel se situe la décharge et où viennent paître vaches et moutons, au milieu des carcasses d'ordinateurs.

In recent years, Ghana has become one of the main destinations for electronic waste from Europe and the USA. In the capital, Accra, a veritable market has developed around the trafficking of "e-waste", a business that is illegal but tolerated because it represents a veritable financial windfall. Ghanaians living in Europe and the USA collect old computers and send them by boat. At the port of Tema, wholesalers buy up this equipment, which is then taken to the Accra landfill site, where it is burned by children. The recovered copper is resold to Nigerians or Indians, who transform it into cheap jewelry for Europe. According to the UN, up to fifty million tonnes of electrical and electronic waste are produced every year, and there are many computer graveyards like the one in Agbogbloshie Market: in Nigeria, Vietnam, India, China and the Philippines. The environmental and health consequences are dramatic, and the waste of the rich is poisoning the children of the poor.

The Agbogbloshie Market dump stretches for almost 10 kilometers. From dawn until sunset, dozens of Ghanaians aged between 10 and 25 toil seven days a week, dismantling old computers and burning plastic or rubber components to recover precious copper for resale. The work is done by hand or with makeshift tools unearthed from the rubbish, without masks or gloves. According to a 2008 Greenpeace report, the children of Agbogbloshie Market are exposed to particularly hazardous substances and materials: lead, particularly from cathode ray tubes in monitors, which damages the nervous, blood and reproductive systems; mercury, found in flat screens, which is harmful to the nervous system and brain, especially in young children; cadmium from batteries, which attacks the kidneys and bones; PVC used to insulate electrical wires, which emits carcinogenic chemicals when burnt, and can also cause respiratory, cardiovascular and dermatological problems. These substances released during incineration also contaminate the nearby canal and the land on which the landfill is located, where cows and sheep graze amidst computer carcasses.



Tirage jet d'encre pigmentaire sur papier baryté Hahnemühle
Pigment inkjet print on Hahnemühle baryta paper

CHRISTOPHE
PERSON

Galerie CHRISTOPHE PERSON
PARIS - BRUXELLES

info@christopheperson.com
www.christopheperson.com